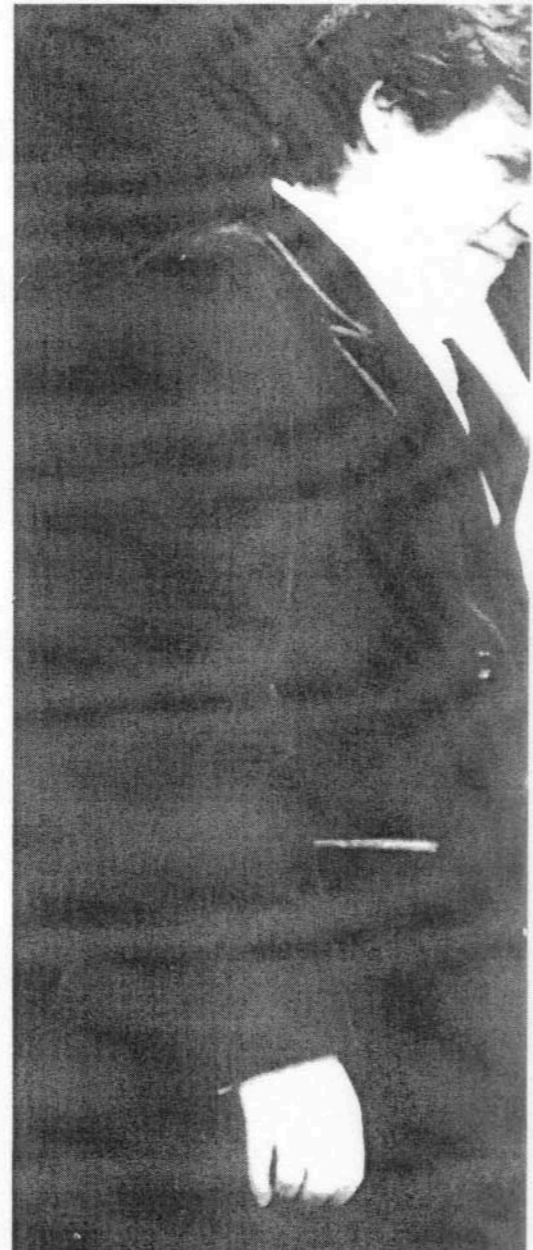


Personnage légendaire de la musique brésilienne, il est aussi un novateur universel qui a su transcender tous les genres. Eduardo Olivares retrace la carrière d'un virtuose avare de mots mais riche de souvenirs.

BADEN POWELL: LES DOIGTS VENUS DU SOLEIL

On ne s'étonne plus de rencontrer des musiciens avares de mots. Mais on a souvent l'impression d'une pose, d'un caprice de star. Pourtant, lorsque Baden Powell dit qu'il déteste parler, le doute n'est pas permis. Cette sorte de pudeur qui frappe en lui quand il est sur scène est bien l'une des caractéristiques les plus évidentes de cet homme, qui a

pourtant tant dit avec sa guitare et sa voix qu'il ose à peine élever quand il chante. C'est à sept ans qu'il commence ses études de musique. La maison familiale y est propice. Y compris un père et un grand-père musiciens. Ce dernier, chef d'orchestre, fonde vers 1880, la première formation brésilienne



Ci-dessus : Baden Powell avec (de gauche à droite) Venicius de Moraes, Miucha, Toquinho. Ci-dessous : avec Venicius.



Ci-dessous : avec Venicius.



intégrée par des esclaves. Fidèle à la tradition de tous les grandes figures de la musique de son pays, Baden Powell ignore les frontières entre musique classique et musique populaire. Dès qu'il a fini ses cours de solfège et de technique instrumentale, il court à l'école de samba du quartier pour y jouer des longues heures. « C'était une ambiance de rêve, j'étais halluciné », raconte-t-il. Il deviendra bientôt un musicien noctambule que l'aurore trouvera souvent en train de jouer dans un café. C'est une habitude qu'il ne perdra plus. « J'adore la nuit. Il y a une paix qui favorise la méditation et la communication des mélodies qui bouillonnent dans la tête. » Sa vie professionnelle débute à quatorze ans dans des cabarets interdits au moins de dix-huit ans. Ce qui ne l'empêchait nullement de jouer dans les églises, lors des baptêmes. Ou dans les bals populaires. C'est l'époque où il joue de la guitare électrique et participe à des groupes qui accompagnent les grandes figures de la chanson brésilienne de l'époque : Maïsa Matarasso, Dolores Duran, Elisette Cardoso. Mais au milieu de son activité de plus en plus intense, Baden Powell trouve toujours le temps de faire ses exercices. Aujourd'hui, encore il étudie beaucoup, plusieurs heures par jour. « La musique brésilienne est très difficile. Si l'on veut bien jouer, il n'y a qu'un seul secret : travailler beaucoup, faire beaucoup d'exercices. » Fanatique des « exos », il avoue ne jamais jouer des morceaux complets lorsqu'il travaille chez lui. Le jazz entra dans sa vie de façon tout à fait normale. Ce ne fut pas le choc dont on a souvent parlé. « J'avais dix-huit ans et j'avais joué partout : dans les écoles de samba, dans les cirques, dans les églises, dans les cabarets. Faire de la musique était ma vie, ma routine. Quand le jazz arriva, je me mis à en jouer tout naturellement. » Pour lui, chaque nouvelle étape de sa carrière fera donc partie de son parcours normal de musicien. Il est donc logique qu'à dix-neuf ans il enregistre son premier disque. Et le succès, comment est-il venu ? « Je ne sais pas. » Puis il réfléchit, fouille dans sa mémoire et répond : « Je crois que c'est arrivé le jour où je me suis mis à composer. » Comme les Français, les Brésiliens consacrent Baden Powell lors de la parution de sa « Samba triste ». Sa rencontre avec Vinicius de Moraes, en revanche, n'a pas été banale ou « de routine ». « Il a été un père pour moi, je suis son orphelin. » Et de raconter avec émotion que c'est Vinicius qui l'amena à abandonner la guitare électrique, l'orchestre, et même le (Suite page 83)

connaissance avec l'univers du « Cante Jondo ». Il en existe pratiquement dans toutes les villes d'Andalousie. Certaines comme la Peña « Juan Breva » de Malaga ont une activité et un rayonnement intense, regroupant les plus grands artistes et amateurs de flamenco. Pour toute information complémentaire, vous pouvez vous adresser à : Flamenco en France, 22, rue Tourlaque, 75018 Paris. Philippe Donnier, Manuel Arroyo.

BADEN POWELL

(Suite de la page 69) cabaret où il le rencontra. « Un jour je suis parti chez lui, et j'y suis resté trois mois. Quand le soleil se levait nous partions nous coucher ; dès qu'il commençait à descendre, nous reprenions la guitare et la musique. Nous n'arrêtions pratiquement pas de jouer. C'est pendant cette période merveilleuse que j'ai pu composer « Berimbau » et d'autres thèmes, qui ont connu un grand succès. » Alors que tous les grands musiciens de son époque — Joao Gilberto, Antonio Carlos Jobim — partent aux Etats-Unis où la bossa nova faisait fureur, Baden Powell résiste et décide de rester au Brésil. Ce n'est que plus tard, en 1962, qu'un ami le persuade de venir en France. « Histoire de tenter ma chance : je n'avais ni contrat ni promesses, rien. » C'est alors que Pierre Barouh l'invite à se joindre à lui à l'Olympia. Il séduit aussitôt le public ainsi que les Barclay, qui lui font un contrat. Il ne rentrera au Brésil qu'en 1965. C'est donc son Brésil à lui qu'on a eu la possibilité d'apprécier, au palais de Glaces de Paris, où il était entre le 26 mai et le 17 juin. Qu'a-t-il fait cette fois-ci ? « La musique brésilienne que j'aime. » En voyant mon étonnement, il ajoute : « Je pense à une certaine musique dite brésilienne et qui n'est que de la musique américaine. Même si elle est faite par des Brésiliens. » Un nouvel album, « Simplemente », va de pair avec ce nouveau passage de Baden Powell à Paris. Deux choses à remarquer : d'abord il y chante à nouveau, comme pour nous rappeler qu'il n'est pas seulement un grand guitariste. Ensuite il a inclus dans ce disque deux thèmes de deux grands musiciens brésiliens qui ont toujours été, comme lui-même, à mi-chemin entre « classique » et « populaire » : Joao Pernambuco et Pixinguinha. En disque comme en concert, Baden Powell revient, décidé à nous montrer que le temps qui passe lui donne une maîtrise qui n'est pas synonyme de confort ou de routine, mais d'envie d'aller toujours plus loin.

Eduardo Olivares

Baden Powell: Die Finger, die von der Sonne kamen

Von Eduardo Olivares, Juli-August 1981

Die legendäre Persönlichkeit der brasilianischen Musik ist auch ein Universal-Erneuerer, der alle Genres überschreitet. Eduardo Olivares zeichnet die Karriere eines Virtuosen nach, der zugleich sparsam an Worten und reich an Erinnerungen ist.

Es ist nicht ungewöhnlich, wortkarge Musiker zu treffen. Oft hat man dabei das Gefühl, es handele sich um eine Pose, um eine Star-Allüre. Wenn jedoch Baden Powell sagt, daß er nicht gerne spricht, darf man diesen Verdacht nicht haben. Seine Zurückhaltung auf der Bühne ist wohl eine der offensichtlichsten Charaktereigenschaften dieses Mannes, der doch mit seiner Gitarre und seiner Stimme, die er beim Singen kaum zu erheben wagt, soviel sagt.

Mit sieben Jahren begann er seine musikalische Ausbildung. Das Elternhaus trug dazu bei. Der Vater und Großvater waren Musiker. Letzterer war der Leiter des ersten brasilianischen Orchesters, das 1880 aus Sklaven gegründet wurde. Treu gegenüber den musikalischen Traditionen seines Landes, ignoriert Baden Powell die Grenzen zwischen klassischer und populärer Musik. Sobald er seinen Kurs in Solfeggio und Instrumentaltechnik beendet hat, rennt er sofort in die Samba-Schule des Viertels um hier stundenlang zu spielen.

"Es war eine traumhafte Atmosphäre, ich war wie im Rausch", erzählt er. Bald wird er nachts als Musiker arbeiten und oft trifft ihn die Morgendämmerung, während er noch in einem Cafe spielt. Dieses wird er sich nicht mehr abgewöhnen. "Ich liebe die Nacht. Sie hat einen Frieden, der die Meditation und die Kommunikation der Melodien leichter macht, die sich in deinem Kopf befinden."

Seine professionelle Laufbahn beginnt, als er 14 ist, in Kabarets, die für unter 18-jährige verboten waren. Das hindert ihn jedoch nicht daran ebenso in Kirchen bei Taufen zu spielen oder bei Tanzveranstaltungen zu spielen. Zu dieser Zeit spielt er elektrische Gitarre und spielt in den Bands der großen brasilianischen Sängerinnen jener Zeit: Maisa Matarasso, Dolores Duran, Elizeth Cardoso. Trotz alledem findet er immer Zeit für seine Übungen.

Noch heute übt er viel, mehrere Stunden täglich. "Brasilianische Musik ist sehr schwierig. Wenn man gut spielen will, gibt es nur ein Geheimnis: viel arbeiten, viele Übungen spielen." Der nach Übungen Verrückte gibt zu, daß er niemals ganze Stücke spielt, wenn er übt.

Der Jazz tritt auf ganz normale Art in sein Leben. Das war nicht der Schock, von dem man so oft spricht.

"Ich war 18 Jahre alt und hatte schon überall gespielt: in Samba-Schulen, im Zirkus, in Kirchen, in Kabarets. Musik machen war mein Leben, meine Routine. Als der Jazz aufkam, habe ich mich einfach daran gemacht, ihn zu spielen." Für ihn ist jeder neue Abschnitt Teil eines ganz normalen Musiker-Daseins. So ist es logisch, daß er mit 19 sein erstes Album aufnimmt.

Und der Erfolg, wie ist er gekommen? "Ich weiß es nicht." Dann überlegt er, kramt in seinen Erinnerungen, und antwortet: "Ich glaube, daß er sich eingestellt hat, als ich angefangen habe, zu komponieren." Wie die Franzosen heiligen auch die Brasilianer Baden Powell nachdem "Samba triste" erschien. Seine Begegnung mit Vinicius de Moraes war hingegen keinesfalls eine Routineangelegenheit. "Er war ein Vater für mich, ich bin sein Waisenkind." Gerührt erzählt er, wie Vinicius ihn dazu gebracht hat, die elektrische Gitarre aufzugeben, das Orchester und sogar das Kabarett, wo sie sich kennengelernt haben.

"Eines Tages ging ich zu ihm und blieb drei Monate. Wenn die Sonne aufging, gingen wir ins Bett, sobald sie unterging, nahmen wir unsere Gitarren und machten Musik. Wir haben praktisch nicht aufgehört zu spielen. Während dieser wunderbaren Zeit habe ich 'Berimbau' und andere Themen komponiert, die sehr erfolgreich waren."

Während die anderen großen Musiker seiner Zeit - Joao Gilberto, Tom Jobim - in die Vereinigten Staaten gingen, wo der Bossa Nova Furore machte, entschied sich Baden Powell in Brasilien zu bleiben. Erst später im Jahr 1962 überredet ihn ein Freund nach Frankreich zu gehen. "Ich ging um mein Glück zu versuchen. Ich hatte weder Vertrag noch Versprechen, gar nichts."

Damals lud ihn Pierre Barouh ein, mit ihm im Olympia zu spielen, und bald überzeugte er sowohl das Publikum als auch Barclay, die ihm einen Vertrag anboten. Erst 1965 kehrt er nach Brasilien zurück.

Es ist also sein Brasilien, das man im Palais de Glace in Paris bewundern durfte, wo er zwischen 26. Mai und 17. Juni war. Was hat er diesmal gemacht? "Die brasilianische Musik, die ich liebe." Und als er meine Verwunderung sieht, fügt er hinzu: "Ich meine eine bestimmte Musik, die brasilianisch genannt wird, aber nur amerikanische Musik ist, auch wenn sie von Brasilianern gespielt wird."

Ein neues Album, *Simplesmente*, geht mit seinem neuen Aufenthalt in Paris einher. Zwei bemerkenswerte Dinge: Erstens singt er wieder, wie um uns zu erinnern, daß er nicht nur ein großer Gitarrist ist. Dann hat er auf diesem Album zwei neue Themen gespielt, die von zwei großen brasilianischen Musikern stammen, die wie er auf halber Strecke zwischen klassischer und populärer Musik stehen. Joao Pernambuco und Pixinguinha. Auf der Platte wie im Konzert kommt Baden Powell zurück, entschieden uns zu zeigen, daß die Zeit, die vergeht, ihm ein Können verleiht, dass nichts mit Sicherheit und Routine zu tun hat, sondern mit dem Wunsch, immer noch weiterzugehen.

Wir danken Robert G. für seine Übersetzung.